

Introduction

Cet ouvrage raconte comment les récits ont structuré la Révolution guinéenne (1958-1984), autrement dit comment l'État guinéen a construit une machine narrative pour asseoir son utopie politique panafricaine et anticoloniale. Mais il décrit également l'envers du décor : dans les cahiers intimes, dans des bribes de poèmes, dans des carnets de notes se racontent, au quotidien, d'autres récits, ceux de la sévérité des purges politiques, de l'atmosphère de terreur et de l'arbitraire du pouvoir. Aucune de ces deux faces, l'endroit, l'envers, n'est plus vraie ou plus fausse : elles fonctionnent ensemble.

Au ras des sources, mon discours sert à faire le lien entre les différentes facettes de cette époque pleine de contrastes. Ce kaléidoscope de textes, de récits, de fictions, permet de raconter l'ascension d'une utopie panafricaine et sa chute.

Il s'agit de rendre compte d'une vision complexe de cette période avec un double objectif. D'une part, il faut rendre justice au formidable espoir panafricain et anticolonial qu'a représenté Sékou Touré, qui a réussi à rassembler autour de lui de grands intellectuels et artistes du monde entier à Conakry (Miriam Makeba, Maryse Condé, Stokely Carmichael, Djibril Tamsir Niane, Fodéba Keïta et tant d'autres). D'autre part, il est également nécessaire de réévaluer aujourd'hui la répression politique sanglante qu'il a exercée pendant le quart de siècle qu'il a passé au pouvoir, grâce à des archives d'écrivains et d'anonymes qui rendent compte du quotidien pendant le régime socialiste.

Loin de tout manichéisme donc, cet ouvrage entend mener de front cette double réflexion : comment des milliers de jeunes ont-ils pu adhérer aux jeunesse militantes du PDG-RDA (Parti démocratique de Guinée – Rassemblement démocratique africain) avec tant d'enthousiasme, en participant aux concours de théâtre, de musique et de danse dans un élan de production culturelle sans égal en Afrique de l'Ouest ? Il faut prendre au sérieux ces énergies collectives

en restituant la dimension contestataire, anticoloniale et panafricaine de ces jeunes hommes et de ces jeunes femmes pour pouvoir comprendre cette période. Mais aussi : comment rendre compte de la répression politique, de la censure, du courage nécessaire pour prendre la plume au sein d'un régime autoritaire qui entend éliminer toute forme de subversion et de dissidence ? Difficile de retrouver les traces de ceux qui écrivent pour eux, qui ne peuvent critiquer le régime que dans le secret de leur chambre : il faut alors se tourner vers des archives familiales, où la critique politique intervient soudain au milieu de l'anodin, du banal, du quotidien. Ces textes, le plus souvent inédits, constituent une porte d'entrée exceptionnelle pour raconter la répression « par le bas ».

Pour dresser ce panorama d'histoire des idées, je propose de regarder les archives en tant que chercheuse en littérature. Je rassemble des sources très hétéroclites, dont la cohérence est dans leur manière de reconstituer le rapport au pouvoir des écrivains, qu'ils soient célèbres ou anonymes. Je mobilise ainsi des archives de presse, des comptes rendus de festivals de théâtre, de la littérature de propagande socialiste, des tracts, des poèmes, des archives familiales des intellectuels guinéens (Ray Autra, Djibril Tamsir Niane, Djiguiba Camara), des textes inédits d'auteurs peu ou pas connus ayant écrit pour eux pendant le régime (dans les archives de Bernard Mouralis, un chercheur français ayant reçu ces textes au début des années 1980), des entretiens oraux et des souvenirs, en faisant dialoguer toutes ces sources avec des romans publiés à Paris et à Dakar par des Guinéens en exil.

Ce livre propose donc non seulement une histoire de la Guinée, mais aussi une nouvelle perspective sur les dictatures socialistes aux mémoires contrastées, ainsi qu'une relecture des circulations transatlantiques des artistes et des idées. Voulu comme une histoire au ras des textes et des archives, il comprend de larges citations de sources, parfois sur deux à trois pages, en regard des chapitres qui leur seront consacrés. J'entends laisser parler pleinement les archives et montrer la matérialité des récits diversement collectés à Paris et Conakry.

L'endroit et l'envers d'un régime autoritaire

Le régime guinéen trouve son point d'ancrage mythique dans le « non » adressé par Sékou Touré au général de Gaulle. En pleine guerre d'Algérie, le général vieillissant a été tout juste rappelé au pouvoir en juin 1958. Il entend fédérer les colonies africaines dans une nouvelle « Communauté » franco-africaine, qui leur accorderait davantage d'autonomie tout en les maintenant avec force dans la sphère d'influence française. Pour cela, il faut entériner cette modalité d'association par un référendum dans chaque territoire. De Gaulle entreprend donc une immense tournée, sûr et certain de son aura auprès des populations africaines. Pour beaucoup, il reste en effet l'homme de la France libre, qui avait élu Brazzaville comme capitale de la lutte. Les dates s'enchaînent, l'accueil est enthousiaste. Le 25 août 1958, toutefois, les choses ne se passent pas tout à fait comme prévu à Conakry. Les rues sont bondées pour saluer le cortège officiel mais ce sont des éléphants qui sont brandis par la foule, davantage que des drapeaux français – c'est l'emblème du PDG qui sert de signe de ralliement. En grand boubou blanc, Sékou Touré prononce un discours véhément face à l'Assemblée territoriale. Il appelle à voter « non » au référendum et demande l'indépendance immédiate de la Guinée ; il clame d'un ton déterminé : « Nous préférons la pauvreté dans la liberté à la richesse dans l'esclavage. » Chaque Guinéen connaît cette phrase par cœur encore aujourd'hui¹. Ce discours est la matrice de l'imaginaire politique guinéen.

Le 28 septembre 1958, la Guinée vote massivement « non » au référendum et devient la première des colonies d'Afrique subsaharienne à obtenir son indépendance. De Gaulle est furieux. Il fait

1. Odile GOERG, Céline PAUTHIER et Abdoulaye DIALLO, *Le NON de la Guinée (1958). Entre mythe, relecture historique et résonances contemporaines*, Paris, L'Harmattan, 2010 ; Odile GOERG, Jean-Luc MARTINEAU et Didier NATIVEL (dir.), *Les Indépendances en Afrique. L'événement et ses mémoires, 1957/1960-2010*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013. Elizabeth SCHMIDT, *Mobilizing the Masses : Gender, Ethnicity, and Class in the Nationalist Movement in Guinea, 1939-1958*, Portsmouth, Heinemann, 2005 ; Elizabeth SCHMIDT, « Anticolonial Nationalism in French West Africa : What Made Guinea Unique ? », *African Studies Review* 52 (2009/2), p. 1-34 ; Mike McGOVERN, *Unmasking the State : Making Guinea Modern*, Chicago, The University of Chicago Press, 2013.

évacuer les Français de Guinée en urgence, retirant les fonds de la Banque centrale, rapatriant les fonctionnaires en un temps record. Un blocus économique est rapidement organisé : il faut « que la Guinée prenne ses responsabilités », selon le mot que de Gaulle avait rétorqué à Sékou Touré publiquement devant l'Assemblée territoriale. Jean-Pierre Bat a bien montré, dans *Le Syndrome Foccart*, l'agressivité diplomatique et économique de la France à l'encontre de son ancienne colonie frondeuse, agressivité voulue et demandée personnellement par un de Gaulle rendu froid de colère par l'affront du 28 septembre². Il faut à tout prix isoler la Guinée, qu'elle paie pour son impertinence et que son attitude ne fasse pas tache d'huile en AOF. Le coût de cette violence française est immense : prendre acte de l'un des premiers faits d'armes de la Françafrique, c'est mesurer l'isolement économique et diplomatique de la Guinée aux toutes premières heures de son indépendance. Le dénuement extrême, la désorganisation de l'économie et des structures administratives, l'instrumentalisation de la dévaluation du nouveau franc guinéen, le spectre de la famine et des rationnements : les conséquences en chaîne de la politique orchestrée depuis le palais de l'Élysée sont multiples. L'indépendance est « piégée »³.

En face, se construit un régime discursif de la nation assiégée. Les ennemis sont les colons et bientôt les traîtres de l'intérieur. Cette rhétorique ne peut se comprendre qu'en ayant à l'esprit l'extrême violence coloniale qui s'est abattue sur la Guinée à l'heure de son indépendance. À l'appel de Sékou Touré toutefois, de nombreux intellectuels anticoloniaux de tous horizons se rendent à Conakry pour bâtir cette nation nouvelle. Haïtiens, Sénégalais, Maliens, Ivoiriens, Français, Guadeloupéens, communistes de différents pays répondent à l'appel. Ils sont enseignants, cinéastes, peintres. Ils veulent prendre part à la grande aventure décolonisatrice du continent : en 1958, la Guinée est le phare anticolonial de

2. Jean-Pierre BAT, *Le Syndrome Foccart. La politique française en Afrique, de 1959 à nos jours*, Paris, Gallimard, 2012.

3. Selon le mot employé dans le titre d'une des parties de Thomas BORREL, Amzat BOUKARI-YABARA, Benoît COLLOMBAT et Thomas DELTOMBE (dir.), *L'Empire qui ne veut pas mourir. Une histoire de la Françafrique*, Paris, Seuil, 2021. Voir aussi, dans cet ouvrage, le texte de Coralie PIERRET et Laurent CORREAU, « Déstabiliser la Guinée pour défendre le pré carré », p. 245-258.

l'Afrique. La chefferie dite coutumière, qui jouait un rôle important dans le système colonial, est supprimée⁴ ; une « Révolution », qui ne se dira réellement « socialiste » que le 2 août 1968, est proclamée. Les filiations de cette « Révolution » sont très clairement marxistes, même si la planification de l'économie n'est pas entièrement mise en place⁵. La Guinée reste majoritairement rurale, et non laïque. Sékou Touré ne réussit jamais véritablement à rendre son économie indépendante : l'extraction de fer et de bauxite est l'enjeu majeur de l'économie guinéenne mais de manière toujours extravertie (ce qui est encore le cas aujourd'hui)⁶, sans que le pays ne s'industrialise totalement.

Dès 1961, avec le « complot des enseignants », le régime autoritaire de Sékou Touré prend un virage inattendu. Une première crise économique frappe la Guinée, le riz manque, le gouvernement tangué. Les intellectuels sont pointés du doigt, une répression parmi les enseignants signe la fin de cette période heureuse des indépendances. Sékou Touré désigne de façon précise des ennemis de l'intérieur pour détourner l'attention des pénuries : ce sont les enseignants, qui sont des « assimilés », des « traîtres » à la patrie, des « contre-révolutionnaires ». Des vagues de départs commencent à s'organiser parmi les anciens soutiens internationaux. Suivront plusieurs autres dénonciations de supposés complots tout au long du régime : le complot des commerçants ou « Petit Touré » en novembre 1965, le complot « des officiers félons et des politiciens véreux » en mars 1969, les purges à la suite du débarquement mili-

4. Sur la position de Sékou Touré à l'égard de la chefferie et ce thème comme argument politique, voir Jean SURET-CANALE, « La fin de la chefferie en Guinée », *The Journal of African History* 7, 1966/3, p. 459-493.

5. Voir le texte d'Amady Aly DIENG, « L'expérience socialiste de la Guinée de Sékou Touré », dans Francis ARZALIER, *Expériences socialistes en Afrique, 1960-1990*, Pantin, Le Temps des cerises, 2010, p. 65-94 ; sur la notion de socialisme en Afrique et ses diverses réalisations pragmatiques, voir Maria-Benedita BASTO, Françoise BLUM, Pierre GUIDI *et al.* (dir.), *Socialismes en Afrique* [en ligne], Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2021.

6. Voir notamment les travaux d'Anna Dessertine et ceux de Gustav Kalm. Anna DESSERTINE, « Une justice foncièrement autre ? Pouvoir et foncier en contexte minier aurifère (Guinée) », *Revue internationale des études du développement* 238 (2019/2), p. 141-164 ; Gustav KALM, *Calibrating States to Mobile Capital : Guinea, International Lawyers, and Iron Ore*, PhD sous la direction de Brian Larkin, Columbia University, 2023.

taire guinéo-portugais du 22 novembre 1970, le « complot peul » de 1976, les marches des femmes d'août 1977⁷...

Quelle place ont les récits dans ces événements ? Pour comprendre l'extraordinaire engouement en faveur de Sékou Touré, il faut d'abord prendre le temps de comprendre l'« endroit » du régime : toute la propagande produite par Sékou Touré lui-même et par tous les fonctionnaires qui rédigeaient sous son nom, toute la poésie publiée dans les colonnes du journal d'État *Horoya*, tout le théâtre performé chaque année lors des rassemblements des festivals culturels. Longtemps délaissés par la critique, ces textes nous racontent la vision du pouvoir. Anticolonialisme, panafricanisme, entraide internationale, utopies socialistes se trouvent entrelacés à un argumentaire ultra-répressif et un encadrement strict des populations. La notion d'« auteur » s'en trouve bouleversée, puisque beaucoup de ces textes étaient écrits collectivement et signés soit par un « Sékou Touré » générique, soit par la mention du « PDG », soit encore étaient tout simplement anonymes. Retrouver ces textes aujourd'hui, c'est tout à la fois donner des clés pour comprendre les engouements de cette époque et pouvoir les lire « contre » eux-mêmes, en décelant ce qu'ils nous disent aussi des répressions politiques qu'ils ont servi à justifier. En cela, les textes de l'« endroit » ressemblent très fortement à ceux des régimes autoritaires socialistes du bloc de l'Est, singulièrement ceux ayant adhéré au réalisme socialiste. Plusieurs trajectoires d'intellectuels et d'artistes se rapprochent de celles d'écrivains polonais se convertissant progressivement à l'éthique du régime soviétique telles que décrites par Czesław Miłosz dans *La pensée captive*⁸.

Suivre des trajectoires individuelles permet également de documenter des parcours de l'endroit à l'envers du décor : plusieurs

7. Sur ces complots, voir Céline PAUTHIER, *L'Indépendance ambiguë. Construction nationale, anticolonialisme et pluralisme culturel en Guinée (1945-2010)*, Thèse de doctorat sous la direction d'Odile Goerg, Université Paris Diderot, CESSMA, 2014, p. 389-487. Voir également Saidou Mohamed N'DAOU, *Ahmed Sékou Touré : Transforming Paradigms, Integrated Histories of Guinea*, New York, Peter Lang, 2021 et Ibrahima Baba KAKÉ, *Sékou Touré. Le héros et le tyran*, Paris, Jeune Afrique, 1987.

8. Czesław MIŁOSZ, *La pensée captive. Essai sur les logocraties populaires*, Paris, Gallimard, Folio, 1988 [1953].

personnes ont en effet commencé par adhérer avec enthousiasme au régime avant d'en percevoir les limites et d'écrire, par-devers soi, tout autre chose⁹. Des bribes de textes, chez soi, racontent alors d'autres récits. Techniques de ruse, techniques de bricolage s'élaborent dans des textes qui feignent le pouvoir. Les échappatoires se trouvent dans les rêves, dans les cahiers intimes ou encore dans l'exil¹⁰. Cette résistance des écrivains, ou tout simplement de tout un chacun prenant la plume, peut se lire aujourd'hui dans le secret des archives privées, à Conakry, Dakar ou Paris. Ces textes révèlent l'effroi du quotidien, des espoirs d'alternatives, mais parfois également des initiatives très concrètes, comme c'est le cas dans les cahiers d'un officier ayant participé à l'opération Mar Verde de novembre 1970, connue comme « opération guinéo-portugaise ». L'engagement des écrivains (et « écrivants » dans tous les sens du terme, ceux qui écrivent ou ceux qui produisent des récits, en m'autorisant à gloser la formule de Barthes¹¹) sort alors du texte et dialogue très concrètement avec les armes : la « microrésistance » du cahier passe au « dehors » du texte¹².

Constituer un corpus d'archives privées, une enquête entre Paris et Conakry

À Conakry, il y a comme un paradoxe des archives, qui sont à la fois trop nombreuses et trop peu. Les archives institutionnelles sont parcellaires, manquantes, perdues, pillées, brûlées, tandis que les particuliers regorgent de cartons dont ils ne savent vraiment que faire. Paradoxe né d'un manque de moyens consacrés à la préservation.

9. Ce qui n'est pas sans lien avec les cas cubains étudiés dans Amina DAMERDJI, *Poésie et dissidence à Cuba. Engagement et désengagement des écrivains, de La Havane à Madrid (1966-2002)*, Madrid, Casa de Velázquez, 2022.

10. En écho avec ce qu'a pu étudier Charlotte BERADT, *Rêver sous le III^e Reich*, Paris, Payot, 2002.

11. Roland BARTHES, « Écrivains et écrivants », dans ID., *Essais critiques*, Paris, Seuil, 1964, p. 147 et suiv.

12. Sur ces microrésistances, voir James C. SCOTT, *Weapons of the Weak : Everyday Forms of Peasant Resistance*, New Haven/Londres, Yale University Press, 1985 ; ID., *Domination and the Arts of Resistance : Hidden Transcripts*, Yale, Yale University Press, 1990 ; de manière générale, sur les formes d'engagement des écrivains contemporains, voir également en dialogue Chloé CHAUDET, *Écritures de l'engagement par temps de mondialisation*, Paris, Classiques Garnier, 2016.

vation et à la conservation. Paradoxe de familles qui ne font pas confiance à l'État pour conserver la mémoire familiale, sans doute à juste titre d'ailleurs. J'ai travaillé dans cet entre-deux, en naviguant entre les archives institutionnelles et les archives privées, entre les sources éditées et les sources non-éditées.

Ceci mérite quelques explications pour arriver à cet état de fait, qui n'a que peu d'équivalents. Les archives du PDG, les plus à même d'aider à formuler une histoire de la Première République, font l'objet de toutes les légendes¹³. Certains les disent disparues lors des différents putschs et coups d'État, alors que d'autres affirment qu'elles seraient dans les sous-sols du Palais du Peuple ; d'autres encore rêvent à des archives cachées dans les villas de la veuve du Président, Mme Touré, ou, plus vraisemblablement, à Bellevue, dans l'actuel siège du PDG, où ne demeurent en réalité que les archives contemporaines du Parti et non plus les archives de la Première République. Les historiens et historiennes doivent donc s'atteler à une tâche impossible : écrire l'histoire du PDG sans ses archives. La thèse qui fait autorité sur la période, celle de Céline Pauthier¹⁴, est bien obligée de faire sans, en dressant un état des lieux des autres archives mobilisables.

La tâche se complexifie encore en prenant en considération que l'ensemble des ministères n'ont pas versé leurs archives aux Archives nationales de Guinée. À titre d'exemple, le ministère de la Jeunesse et des Sports, en charge de l'organisation des festivals de théâtre dont j'ai pisté les traces écrites, n'a jamais transféré ses archives aux ANG, comme il aurait dû le faire, selon la loi, depuis 1992¹⁵.

13. Les légendes et les rumeurs vont bon train également concernant les archives coloniales, qui pourtant sont bien présentes et non détériorées à Conakry : « Et les archives coloniales sont extrêmement riches, vraiment, contrairement aux rumeurs... Ça c'est un autre élément à évoquer pour la Guinée. Les rumeurs selon lesquelles les Français sont partis avec tout, dont les archives. C'est totalement faux pour les archives et hier soir encore, à ce spectacle sur Sékou Touré, quelqu'un disait encore qu'ils étaient étonnés que les tomes de Sékou Touré soient à la bibliothèque nationale car ils pensaient que tout avait disparu. Que tout avait été détruit, et dans ce cas par le régime suivant bien sûr. C'est vraiment un mythe, mais un mythe qui sert à quelque chose » (Odile Goerg, entretien avec Céline Pauthier, décembre 2022).

14. Céline PAUTHIER, *L'Indépendance ambiguë*, thèse citée.

15. Entretien avec Seydouba Cissé, directeur des ANG, Conakry, février 2023.

Au fil des remaniements successifs, les archives se sont égarées au point qu'aucun de mes interlocuteurs au sein de l'actuel ministère ne sait où elles se trouvent.

Troisième facteur d'explication de ce manque d'archives : 1984 a coïncidé avec des vagues de colères populaires et des opérations semi-organisées ou semi-spontanées d'autodafés, de pillage d'archives et de destruction des productions du régime de Sékou Touré. Le réalisateur Thierno Souleymane Diallo a documenté la destruction systématique des bobines de Syli Cinéma ; Miriam Makeba a quant à elle raconté le sac des archives de la télévision à Kaloum et la perte des films qu'elle y avait déposés¹⁶.

Quatrième maillon dans cette chaîne de déperdition concernant les archives : mes derniers séjours se déroulent après le 5 septembre 2021, jour du putsch militaire ayant mené au pouvoir le colonel Doumbouya. Les archives du ministère de la Communication et de l'Information sont pillées, les locaux du journal d'État, *Horoya*, et de la radio nationale, la RTG, sont vandalisés : les jeunes du quartier brûlent ou emportent ce qui peut se revendre, tables, chaises, matériel informatique... à tel point que les fonctionnaires devront ensuite travailler par terre pendant de nombreux mois¹⁷. Ce pillage s'inscrit dans une tradition de détérioration d'archives lors des émeutes, colères populaires ou renversements de régimes que l'on retrouve en Guinée à d'autres époques, mais qui ne lui est pas propre¹⁸.

16. Thierno Souleymane DIALLO, *Au cimetière de la pellicule*, documentaire, Dean Medias, 2023. Ou encore Miriam MAKEBA, avec Nomsa MWAMUKA, *The Miriam Makeba Story*, Johannesburg, STE Publishers, 2004, p. 175 : « I heard that people invaded the state broadcasting service and they destroyed many tapes, archives, and some other things. I had some films of mine which I cherished which I had sent to be stored at the TV station there. [...] I lost all that. »

17. Entretiens avec Mame Sylla Diallo, directrice générale adjointe de *Horoya*, Conakry, janvier 2023, et avec Adolphe Kondano, archiviste de la RTG.

18. Des archives sont pillées pendant la tentative de coup d'État par Diarra Traoré en 1985, par exemple. Elles sont volontairement déclassées et rendues inutilisables à Labé. Pour un cas récent dans la sous-région, voir Marie RODET, Aïssatou MBODJ-POUYE, Mamadou Sène Cissé et Mariam COULIBALY, « Retours sur l'incendie d'un fonds d'archives à Kayes (Mali) : enjeux sociaux, scientifiques et politiques. Entretien » [en ligne], *Sources. Materials & Fieldwork in African Studies* (2021/2). Pour une enquête en France, entre 1996 et 2013, voir Denis MERKLEN, *Pourquoi brûle-t-on des bibliothèques ?*, Villeurbanne, Presses de l'Enssib, 2013.

Les archives familiales constituent en revanche des continents textuels pour écrire l'histoire intellectuelle de la Guinée, et de manière transnationale du Sénégal, du Mali, jusqu'aux États-Unis si l'on considère toutes les circulations d'hommes et de femmes, d'idées, de lettres et d'imaginaires. Elles supposent bien sûr la confiance des familles, et un rapport dans la longue durée pour obtenir l'ouverture des caisses, des boîtes, des remises. À Conakry, ces archives sont essentiellement un patrimoine masculin. Force est de le constater : mes interlocuteurs ont tous été des hommes. Le constat s'alourdit si l'on considère que les familles sont toutes organisées autour de la mémoire du « père », sacralisé, comme auteur, intellectuel ou opposant politique. Est-ce à dire que les archives privées relèvent toujours toutes d'un patrimoine masculin ? N'y a-t-il pas de matrimoine dans le domaine des archives¹⁹ ? Ce serait conclure un peu rapidement. Les femmes, mères, filles, sœurs, sont certes associées au processus de conservation des archives, mais elles n'ont pas toujours de rôle public auprès des étrangers – moi, en l'occurrence. Je ne les ai donc pas vues en action, ce qui ne veut pas dire qu'elles n'étaient pas là. Les situations des descendants sont diverses : tandis que certains ont su mobiliser des connexions américaines pour commencer des travaux de numérisation de grande ampleur, d'autres ont reçu des subventions de l'OIF pour mettre sur pied un centre de recherche qui peine à ouvrir ses portes, et d'autres encore tentent de faire vivre le patrimoine de leur aïeul via les réseaux sociaux, en publiant ponctuellement des pièces d'archives sur Facebook. Il y a en tout cas une abondance de papiers conservés, ce qui contraste avec la situation des archives institutionnelles : il y a presque trop d'archives au sens où les familles sont parfois démunies pour assurer leur bonne conservation, tiraillées entre leur désir de les ouvrir au public et la crainte d'en être dépossédées. Ma propre venue réactive ces questions de conservation, engendre des discussions entre les ayants droit, reconfigure les enjeux de propriété. Ces archives personnelles de Conakry entrent en dialogue avec les archives personnelles conservées en France. Les archives de cher-

19. Tel que mis en œuvre dans Saskia COUSIN, Sara TASSI et Madina YÊHOUEÏOMÉ, « Les *bo* des *Agoojée* / Les amulettes des *amazones*. Le retour d'un matrimoine oublié ? », *Politique africaine* 165 (2022/1), p. 187-220.

cheurs, comme celles de Bernard Mouralis, constituent un vivier pour raconter les vies intellectuelles pendant la période socialiste guinéenne : les récits ont voyagé, les textes se sont transmis et ils ont désormais une existence transnationale.

Il faut se faire « chiffonnier », comme le disait Alain Ricard, reprenant l'expression de Walter Benjamin²⁰ : mettre en commun des matériaux en apparence hétéroclites, des bribes de lettres, des poèmes griffonnés au crayon à papier en marge d'une conférence, des tracts d'organisations panafricaines, de la poésie d'État, des souvenirs de festivals de théâtre vieux de cinquante ans, des nouvelles éditées à faible tirage, des romans publiés en exil... L'enjeu est de broser le portrait intellectuel d'une époque, de retracer des rapports au pouvoir d'artistes, en mobilisant tout à la fois de la littérature éditée et ce vaste domaine de la littérature infra-éditée, pour avoir accès à ce qui s'écrivait à l'abri des regards. Ce qui est passé sous les radars de l'édition pour diverses raisons est particulièrement fascinant pour la recherche aujourd'hui : tels poèmes de Fatima B. n'auraient jamais passé le filtre de la censure d'État, pourtant ils racontent au plus près l'expérience de la violence politique. On les retrouve dans les archives de Bernard Mouralis, après avoir circulé par plusieurs intermédiaires. Telles pièces de théâtre n'ont pas été publiées, malgré les engagements du gouvernement guinéen – soit que la machine d'État n'ait pas suivi les promesses présidentielles, soit que les exemplaires en aient été perdus : on en retrouve des traces dans les comptes rendus du journal national, dans des mémoires d'étudiants, dans les souvenirs des acteurs et des spectateurs de l'époque. Tels poèmes de Djibril Tamsir Niane racontent les désillusions de la Guinée après l'indépendance : ils disent le revirement des intellectuels et les ambivalences de la mémoire de Sékou Touré. On les retrouve, en fragments, parmi les notes prises dans des conférences où il s'ennuyait et s'échappait par l'écriture de ses souvenirs politiques. Cette littérature infra-éditée, qu'elle soit du

20. Alain RICARD, « Vertus de l'in-discipline : langues, textes, traductions. Ouverture des 4^e Rencontres des Études Africaines en France (REAF), 5 juillet 2016 », *Études littéraires africaines* (2016/42), p. 107-124. Et son commentaire dans Maëline LE LAY, « Du chiffonnier à l'anthropologue : statut du texte et positionnement du chercheur sur un terrain littéraire et théâtral » [en ligne], *Continents manuscrits. Génétique des textes littéraires – Afrique, Caraïbe, diaspora* (2019/13).

côté de la propagande d'État ou de la dénonciation plus ou moins assumée du régime, permet de raconter tout un univers mental et esthétique très incarné, beaucoup moins lissé que les productions éditées. Construire un dialogue entre la littérature éditée et la littérature non éditée, à travers une méthode philologique que j'emprunte volontiers à Johannes Fabian (à propos de manuels de langues et récits de voyages, traces d'interactions perdues)²¹, tel est le pari de cette recherche. Dans les textes, dans les archives personnelles et institutionnelles, dans les livres édités, je suis à la recherche d'indices qui racontent le positionnement par rapport à l'État autoritaire : la joie du panafricanisme, l'auto-censure, la peur des représailles, l'enthousiasme pour une promotion du service public gratuit, les séquelles de la violence politique, les omissions volontaires des responsabilités de chacun, les fantômes du passé. Les archives personnelles permettent surtout de dessiner des trajectoires scripturaires, sur plusieurs décennies : de la collaboration enthousiaste à la peur, de la lutte anticoloniale à l'intégration dans l'appareil d'État post-colonial, de la lutte des Africains-Américains au panafricanisme, entre autres exemples que je décrirai plus bas. Elles permettent de donner accès à l'ambivalence, à la complexité de situations (un gouvernement à la fois panafricain, anticolonial et autoritaire, violent, dictatorial), à des renoncements (telle écrivaine qui fait une croix sur ses idéaux socialistes) ou encore à des aveuglements volontaires (tel soutien américain qui refuse de commenter la violence politique interne) – toutes choses difficiles à cerner dans des productions éditées, parce que davantage maîtrisées par l'auteur et par tout un appareil éditorial.

Dans la fabrique des récits : du local vers le monde

Littérature, histoire des idées, histoire des pratiques culturelles populaires, histoire familiale, anthropologie : l'enquête se déploie à la croisée de ces disciplines. Les littératures non éditées, en regard des

21. Johannes FABIAN, *Power and Performance : Ethnographic Explorations through Proverbial Wisdom and Theater in Shaba, Zaire*, Madison, University of Wisconsin Press, 1990 ; ID., « Popular Culture in Africa : Findings and Conjectures », *Africa* 48 (1978/04), p. 315-334 ; ID., *Remembering the Present Painting and Popular History in Zaire*, Berkeley, University of California Press, 1996 ; ID., *Ethnography as Commentary : Writing from the Virtual Archive*, Durham, Duke University Press, 2008.

littératures éditées, sont peu étudiées en France. Les départements des universités y sont conçus de manière disciplinaire, si bien que la littérature orale est étudiée en anthropologie ou dans quelques départements de l'INALCO, tandis que la littérature éditée (implicitement dans des maisons d'éditions européennes, eu égard à un fonctionnement extraverti du marché du livre africain) est étudiée dans des départements de littérature francophone. Tel n'est pas le cas en Grande-Bretagne où les découpages en « *Studies* » (*Area Studies*, *Media Studies*, etc.) permettent des coupes transversales et des objets plus hétérodoxes.

Or, on aurait tout intérêt à se pencher sur les lieux d'élaboration de récits africains, au niveau local – au sens où Stephanie Newell l'entend dans son enquête sur les imprimés au Nigéria dans la période coloniale²². Les lieux de ce local ne sont pas à comprendre dans une échelle de valeur moindre que le mondial : ces textes qui s'élaborent à un niveau local, que ce soit parce qu'ils sont édités à une échelle locale (journaux, presse à faible diffusion) ou parce qu'ils ne sont pas du tout édités, sont le lieu d'un foisonnement intellectuel rare. Ils sont des lieux d'expérimentation, de création, de réflexion : que signifie le panafricanisme, concrètement depuis Conakry, dans des récits qui passent de main en main ou qui s'écoutent à la radio ? Comment s'élabore l'anti-impérialisme dans les théâtres régionaux guinéens ? Et même, comment ces scènes littéraires locales en viennent à redéfinir des questionnements plus globaux et tracent de nouvelles cartographies imaginaires mondiales ? Comment le New Negro d'Harlem est-il repris très concrètement dans des fanzines anticoloniaux de Conakry ? Comment les utopies socialistes sont-elles réinventées dans les créations populaires guinéennes, puis traduites et lues par des étudiants sous le régime de Tito ? Premier bénéfice, donc, de l'intégration du local à l'histoire littéraire : de nouvelles cartographies intellectuelles se dessinent – reliant Harlem à Conakry –, des sociabilités de lectures ou de contestations se font jour – permettant de faire se rejoindre des discussions d'étudiants de Belgrade et de Conakry.

22. Stephanie NEWELL, *Newsprint Literature and Local Literary Creativity in West Africa 1900s-1960s*, Woodbridge, James Currey, « African articulations », 2023.

Deuxième bénéfice : relier des sociabilités et des productions littéraires mondialisées (c'est-à-dire éditées depuis des « centres » éditoriaux, principalement en France pour le cas de la littérature francophone particulièrement centralisée²³), à des réseaux et des sociabilités locales. Ainsi, des écrivains comme Tierno Monénembo ou Camara Laye, édités dans le Quartier latin, dialoguent et continuent de discuter avec des cercles d'écrivains ou des corpus de récits locaux (parfois, d'ailleurs, sur le mode de la contestation ou du rejet). N'envisager ces « grands écrivains » que du point de vue de leurs textes édités en France, c'est rejouer une consécration de « classiques africains »²⁴ sans prendre en compte les relations établies avec les écosystèmes littéraires locaux. Relire certains passages de *Dramouss*, de Camara Laye, à l'aune de ses engagements militants dakarois, permet de rendre des sous-textes perceptibles. Rappeler l'importance de la Guinée dans la vie d'Ahmadou Kourouma, traditionnellement considéré comme un « écrivain ivoirien », redonne sens non seulement à certaines pages de *En attendant le vote des bêtes sauvages*, mais également à certains dossiers inédits conservés à l'IMEC, dont l'un porte sur la figure d'Ahmed Sékou Touré qui l'obsédait.

Troisième bénéfice : les trajectoires individuelles, que l'on peut pister en allant sur les lieux (ce *local* dont parle Stephanie Newell), permettent de donner accès à des ambivalences et à des nuances inaccessibles autrement, ou du moins laborieusement conceptualisables. Les textes non édités de Fatima B. racontent tout à la fois les idéaux socialistes, la collaboration avec le bloc de l'Est, la foi dans les espoirs panafricains du régime de Sékou Touré et l'intense terreur qu'il a mise en place au quotidien. Les archives de Stokely Carmichael racontent, de leur côté, les alliances transatlantiques mais également les aveuglements d'un intellectuel qui refuse de voir les répressions politiques du régime qu'il soutient. Dans ces sources,

23. Pascale CASANOVA, *Le République mondiale des lettres*, Paris, Seuil, 1999 ; et sur les conséquences de cette extraversion éditoriale sur les imaginaires racialisés de la littérature, voir Sarah BURNAUTZKI, *Les Frontières racialisées de la littérature française. Contrôle au faciès et stratégies de passage*, Paris, H. Champion, 2017.

24. Claire DUCOURNAU, *La Fabrique des classiques africains. Écrivains d'Afrique subsaharienne francophone (1960-2012)*, Paris, CNRS Éditions, 2017.

se donne à voir un au-delà des positions manichéennes : dans le grain d'une vie, dans l'écriture des textes, se retrouvent des modes de narration de soi qui ne se réduisent pas à des partitions binaires. Quels récits on se raconte pour donner sens à ses engagements, et à quels récits on croit : autant d'interrogations dont il faut rendre compte.

Pour reconstituer ces articulations entre scène locale et discussions mondiales, je me place dans le sillage de Karin Barber et de l'anthropologie des textes qu'elle propose, reprenant la notion de « *popular culture* »²⁵. La manière qu'elle a eue de croiser les textes oraux et les textes écrits, les textes en langue anglaise et les textes yoruba, les interactions entre culture savante et culture populaire permet de rendre compte de manière très fine des tissages intertextuels du quotidien, entre les médias, entre les langues, entre les genres. Sa pratique du terrain dans la longue durée lui permet de constituer des corpus rares, que ce soit de théâtre, d'archives privées ou de presse. Stephanie Newell reprend cette méthode d'investigation, notamment dans son ouvrage *The Forger's Tale*, pour mettre en lumière une figure d'écrivain méconnu, à cheval sur les continents, et entre les genres²⁶. Le rapport d'intrication entre traditions lettrées et traditions populaires permet bien de rendre compte de ces scènes locales, qui dialoguent néanmoins avec le monde, comme le fait le Conakry que j'étudie²⁷.

Concernant la pratique du terrain en littérature, l'école française est relativement dispersée, pour ne pas dire que ses rangs sont fran-

25. Karin BARBER (éd.), *Readings in African Popular Culture*, Bloomington/Indianapolis, Indiana University Press, 1997 ; Karin BARBER, *Africa's Hidden Histories : Everyday Literacy and Making the Self*, Bloomington/Indianapolis, Indiana University Press, 2006. Voir aussi Stephanie NEWELL, *Readings in African Popular Fiction*, Londres/Oxford, International African Institute /J. Currey /Indiana University Press, 2002.

26. Stephanie NEWELL, *The Forger's Tale : The Search for Odeziaku*, Athens, Ohio University Press, « New African histories series », 2006.

27. Sur ces lieux qui dialoguent avec le monde, entre micro-local et fabrique des classiques, voir le rapport entre le Pont Neuf et les scènes de Versailles dans Robert DARNOT, *L'affaire des Quatorze. Poésie, police et réseaux de communication à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 2014 ; voir aussi cette intrication entre culture savante et culture populaire dans Graham FURNESS, *Poetry, Prose, and Popular Culture in Hausa*, Washington, Smithsonian Institution Press, 1996.

chement clairsemés. Parmi les grands jalons, il faut rendre hommage à Bernard Mouralis, qui a été un pionnier dans l'analyse des *Contre-littératures*²⁸, et à Alain Ricard, qui a fait le pont entre les recherches anglophones et les recherches francophones, en s'intéressant à des objets « mixtes », que ce soient les scènes théâtrales nigérianes et leurs contestations politiques, ou encore les interfaces entre oral et écrit et surtout les interfaces entre les langues²⁹. Des « terrains littéraires » ont été effectués par plusieurs chercheuses dans les années 2010, la plupart étudiantes de Xavier Garnier qui fait du terrain une « écopoétique »³⁰ : Mélanie Bourlet s'intéresse à la littérature en langue peule au Sénégal, Maëline Le Lay aux formes théâtrales en swahili dans la région des Grands Lacs, Nathalie Carré aux récits de voyage en swahili à la fin du XIX^e siècle, et Alice Chaudemanche aux traductions entre wolof et français au Sénégal³¹. Allier « textes et terrains »³² : ces études s'attellent à la description de poétiques tout autant qu'à la constitution de corpus – qui peuvent être méconnus, dispersés ou invisibilisés.

28. Bernard MOURALIS, *Les Contre-littératures*, Paris, Presses universitaires de France, 1975.

29. Alain RICARD, *Théâtre et nationalisme. Wole Soyinka et LeRoi Jones*, Paris, Présence Africaine, 1972 ; Alain RICARD et Flora VEIT-WILD, *Interfaces between the Oral and the Written*, Amsterdam, Rodopi, 2005 ; Alain RICARD, « Nécessaire retour de l'africanisme ? », *Études littéraires africaines* (2015/40), p. 159-175.

30. Xavier GARNIER, « Pratique du terrain et expérience des textes : une perspective africaine. Vers un nouveau régime écopoétique ? » [en ligne], *Continents manuscrits. Génétique des textes littéraires – Afrique, Caraïbe, diaspora* (2019/12). Maria-Benedita Basto avait créé un séminaire à l'EHESS sur la question du « terrain littéraire » ; voir aussi sa notion d'archive sensible développée en lien avec la pratique du terrain, Maria-Benedita BASTO et David MARCILHACY, *L'Archive sensible. Mémoires, intimité et domination, Afrique, Amérique latine, Péninsule ibérique*, Paris, Éditions hispaniques, 2017.

31. Mélanie BOURLET, « Émergence d'une littérature écrite dans une langue africaine. L'exemple du poulâr (Sénégal/Mauritanie) ». Thèse de doctorat sous la direction d'Ursula Baumgardt, INALCO, 2009. Nathalie CARRÉ, *De la côte aux confins. Récits de voyageurs swahili*, Paris, CNRS Éditions, 2014 ; Maëline LE LAY, « *La parole construit le pays* ». *Théâtre, langues et didactisme au Katanga (République démocratique du Congo)*, Paris, Honoré Champion, Francophonies, 2014 ; Alice CHAUEMANCHE, *Romans (en) wolof. Traduction et configuration d'un genre*, Thèse de doctorat sous la direction de Xavier Garnier, Université Paris 3, 2021.

32. Virginia COULON, Xavier GARNIER et Alain RICARD, *Les Littératures africaines. Textes et terrains, textwork and fieldwork : hommage à Alain Ricard*, Paris, Karthala, 2011.

Les littératures contemporaines se revendiquent de plus en plus d'un rapport au « terrain », en tout cas d'un renouvellement documentaire des poétiques. Dominique Viart, Mathilde Roussigné ou encore Laurent Demanze ont pu explorer ces « âges de l'enquête » en littérature française, chez Arno Bertina, François Bon ou Marie Cosnay³³. Bien que posant des questions connexes, notamment dans l'entrelacement des fictions et des sciences sociales, ces travaux ne sont pas constitués par un travail de terrain, au sens où le chercheur n'est pas impliqué dans une démarche de co-construction du corpus.

Cette pratique littéraire du « terrain » rejoint davantage les méthodes d'enquête des sciences sociales, tandis que dans un mouvement inverse, les historiens et les anthropologues s'intéressent de plus en plus à la littérature et aux récits dans la fabrique des imaginaires³⁴. Les récits et leurs usages sont des leviers pour penser les « communautés imaginées »³⁵. Il ne s'agit pourtant pas ici d'adopter une posture uniquement déconstructionniste : si les récits sont effectivement questionnés, il s'agit aussi d'adopter une posture empathique (ce qui ne veut pas dire naïve). Pourquoi les récits ont-ils fonctionné ? Pourquoi les jeunes ont-ils adhéré en masse aux activités du PDG ? Quelle acuité avait le discours anticolonial de Sékou Touré et quelle portée a-t-il encore aujourd'hui ? La déconstruction a pu servir au chercheur à se penser implicitement dans une position

33. Dominique VIART, « Les littératures de terrain » [en ligne], *Revue critique de fiction française contemporaine* (2019/18) ; Laurent DEMANZE, *Un nouvel âge de l'enquête. Portraits de l'écrivain contemporain en enquêteur*, Paris, José Corti, 2019 ; Mathilde ROUSSIGNÉ, *À l'épreuve du terrain. Pratiques et imaginaires littéraires contemporains*, Thèse de doctorat sous la direction de Lionel Ruffel et Gisèle Sapiro, Université Paris 8, 2020.

34. Judith LYON-CAEN et Dinah RIBARD, *L'historien et la littérature*, Paris, La Découverte, 2010 ; Ivan JABLONKA, *L'Histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*, Paris, Seuil, « La librairie du XXI^e siècle », 2014. Voir le séminaire à l'EHESS « Littérature et sciences sociales » coordonné par E. Loyer, E. Bouju, F. Leichter-Flack (2021-2024). Jean JAMIN, *Littérature et anthropologie*, Paris, CNRS Éditions, 2018 ; Vincent DEBAENE, *L'Adieu au voyage. L'ethnologie française entre science et littérature*, Paris, Gallimard, 2010 ; Éléonore DEVEVEY, *Terrains d'entente. Anthropologues et écrivains dans la seconde moitié du XX^e siècle*, Dijon, Les Presses du réel, 2021.

35. Benedict R. ANDERSON, *Imagined Communities : Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, Londres/New York, Verso, 1991.

de surplomb, de celui qui en saurait davantage, qui saurait *contre* son terrain ou *mieux* que son terrain (étant sous-entendu que les constructions politiques, affectives, émotionnelles étudiées sont des fictions, des « inventions », donc qu'elles sont à déconstruire par le chercheur-observateur³⁶). Sans remettre en cause la nécessaire historicité des discours et leur patiente mise en contexte, il est également nécessaire de comprendre pourquoi ces récits fonctionnent ; quels désirs et quelles émotions ont guidé les fabriques de ces récits (et leurs adhésions). L'empathie, que prône Souleymane Bachir Diagne pour comprendre par exemple la Charte du Mandé³⁷, en tant que posture d'enquête, permet de rendre compte de ces émotions suscitées par le récit ou au fondement du désir d'écriture. Elle n'est pas une caution ou un blanc-seing pour adopter toutes les positions rapportées par le terrain – positions parfois franchement négationnistes – mais elle est un a priori qu'il est important de conserver en tant que cap pour penser avec les textes et non pas contre eux.

L'ouvrage est construit en huit chapitres, qui dressent un panorama des différentes prises de position par rapport au régime socialiste. Il s'agit d'abord de prendre au sérieux l'engagement socialiste : le premier chapitre est consacré aux prises d'écriture qui accompagnent les revendications indépendantistes en suivant le premier cercle des compagnons de route de Sékou Touré. La littérature produite par le chef d'État fait l'objet du deuxième chapitre, en rentrant dans son « atelier » d'écriture, constitué d'un groupe de jeunes fonctionnaires qui écrivaient en son nom. Les chapitres trois et quatre sont consacrés au théâtre socialiste, aux créations collectives des festivals de la jeunesse, avec une attention portée aux possibilités de subversion à l'intérieur même de l'appareil d'État – ce que seuls les entretiens et la mémoire orale peuvent nous raconter précisément.

36. La notion d'« invention » a été pensée contre les œuvres et les artistes notamment dans le chapitre 2 de Jean-Loup AMSELLE, *L'invention du Sahel*, Vulaines-sur-Seine, Éditions du Croquant, 2022. Les œuvres et les artistes présentés y seraient tous victimes d'une fiction que le chercheur s'attache à déconstruire, possédant, seul, une vérité par-delà la fiction. Je n'adhère pas à cette posture de recherche ni à cette conception des œuvres fictionnelles.

37. Souleymane Bachir DIAGNE et Jean-Loup AMSELLE, *En quête d'Afrique(s). Universalisme et pensée décoloniale*, Paris, Albin Michel, 2018.

Introduction

Le cinquième chapitre, en point de bascule, aura pour but de rendre compte de l'atmosphère intellectuelle cosmopolite de Conakry tout au long des années 1960, avec une galerie de figures d'artistes ayant côtoyé Sékou Touré. Certains d'entre eux ont cru dans le régime jusqu'au bout, à l'instar de Stokely Carmichael et Miriam Makeba ; d'autres ont très vite déchanté, comme Maryse Condé.

Le chapitre six aborde l'écriture de la subversion politique en contexte autoritaire : qu'est-ce qui se murmure sous les mailles de la répression ? Que peuvent nous raconter des cahiers intimes rédigés par-devers soi et jamais publiés ? À partir d'un panel d'archives privées, ce chapitre entend présenter l'envers du décor et la répression politique vécue au quotidien.

Le chapitre sept est centré sur Dakar comme ville-refuge, en suivant les trajectoires de l'historien Djibril Tamsir Niane et du journaliste Ray Autra, accusés par le PDG d'organiser un « réseau de plumes rebelles ». Le dernier chapitre, enfin, interroge la notion d'« opposant » au régime, en analysant plusieurs récits du terrible camp Boiro, ce camp d'enfermement et de tortures en plein cœur de Conakry, qui constitue une ombre des récits publiés ou d'inédits encore conservés en Guinée.

« Grands textes » de Tierno Monénembo ou de Camara Laye, fragments de poèmes qui s'écrivaient sous le manteau, pièces de théâtre collectives ou archives inédites : tous ces récits racontent les paradoxes d'une période faste sur le plan culturel tout autant que la mécanique autoritaire d'un régime devenu ultra-répressif. Aujourd'hui encore, même certains des plus grands détracteurs du régime de Sékou Touré racontent néanmoins leur admiration pour le programme politique initial du leader guinéen : il faut alors savoir retranscrire les ambivalences et la complexité des prises de position des uns et des autres au sein d'un contexte néocolonial toujours bien présent.

